

CHAPITRE IX

DEUILS

*Leur durée. — Leur raison d'être.
Exemple des paysans.*

Nous ne dirons pas grand-chose de la durée des deuils qui tend aujourd'hui à se réduire en raison de la précipitation de la vie moderne. Il n'est guère possible de tracer des limites dans le temps à la douleur des êtres. L'expérience nous montre des chagrins inguérissables qui revêtent le cœur d'un deuil perpétuel. La vie intérieure commande tout ici. Quant aux règles appliquées, notamment en ce qui concerne les relations avec autrui, remarquons que, parfois, un certain *conformisme* empêche les gens de se réadapter à la vie, en gardant ouvert le cercle de l'amitié.

Cependant, n'hésitons pas à dire que s'imposer une gêne, soit dans le port du vêtement, soit dans le renoncement à des réunions nombreuses et bruyantes, c'est s'inspirer du culte ancestral des morts.

Si les difficultés matérielles ne permettent plus aujourd'hui une étiquette vestimentaire de deuil aussi rigoureuse que jadis, au moins le brassard noir ou tout autre signe extérieur doit-il être conservé pendant une durée décente, comme un hommage à une mémoire chère.

Il est vraiment un peu trop facile de conseiller la sup-

pression de toutes marques visibles de regret par la seule raison que le chagrin doit résider en nous-même. Se libérer de ces signes matériels, c'est bien souvent un moyen, que l'on n'ose pas s'avouer, de secouer une importunité, et quelquefois de rejeter un souvenir. Il est certaines disciplines sociales qu'il faut craindre de détruire. L'initiative individuelle croit les remplacer par quelque chose de meilleur, et l'on s'aperçoit que tout a disparu.

Les paysans donnent un bel exemple qui, si pauvres soient-ils, ont toujours, au fond des vieilles armoires, le voile de crêpe pour la femme et le vêtement de serge noire pour le mari.

CHAPITRE X

LE DERNIER CORTÈGE A LA CAMPAGNE

L'émotion qu'il dégage. — Un poème de Péguy.

Si les enterrements à la campagne offrent moins de pompe que dans les villes, il y règne une émotion plus générale, peut-être parce que l'on y trouve plus de cœurs simples.

Certes, nous ne voulons pas dire que les citadins demeurent insensibles au malheur d'autrui, mais, au village, les liens qui unissent les êtres les rapprochent d'une façon plus intime et donnent au deuil d'une famille l'aspect d'une épreuve commune...

Sur la petite route qui monte vers le cimetière, voici la croix qui s'avance, voici les enfants de chœur précédant le curé qui psalmodie avec les chantres. Le vent fait flotter sur sa soutane verdie le surplis et l'étole noire.

Derrière lui, traîné par un unique cheval, brimbalant aux aspérités du chemin, s'avance le frêle corbillard, recouvert du drap mortuaire, étoilé de larmes. Maintenant, cet équipage tend à être remplacé par un fourgon mortuaire.

Et, sous la pluie ou le soleil, c'est le déroulement du sombre cortège au-dessus duquel flottent les bannières des sociétés et des confréries, et d'où montent les sanglots des

femmes appuyées les unes aux autres pour se soutenir mutuellement dans la douleur.

Le cimetière... les dernières prières... l'adieu!

En certaines régions il s'exprime par quelques pelletées de terre, jetées sur le cercueil, et ce rite évoque les vers de Péguy :

Que Dieu mette avec eux dans le juste plateau
Ce qu'ils ont tant aimé, quelques grammes de terre,
Un peu de cette vigne, un peu de ce coteau,
Un peu de ce ravin sauvage et solitaire.

CONCLUSION

LA FRANCE, VIRTUALITÉ BOURGEOISE

Si nous en croyons deux judicieux observateurs du tempérament national, Johannet et André Siegfried, en chaque Français, fût-il de condition des plus modestes, et d'ailleurs d'opinions très avancées, il y a généralement un bourgeois en puissance. Quelquefois, comme M. Jourdain, il s'ignore.

Un bourgeois en puissance, c'est-à-dire un homme désireux, dans une certaine mesure, de s'élever socialement lui et sa famille, de fonder un établissement, si possible durable, dans une répulsion héréditaire à ne donner qu'un caractère viager au résultat de son effort.

Or, l'instinct avisé de la race lui montre la politesse comme une armature protectrice de cette ascension vers laquelle, du fond conscient ou inconscient de son être, il tend. Croître socialement, c'est en quelque sorte se différencier, cela représente le goût du foyer individuel, des clôtures de la vie de famille, derrière lesquelles nos compatriotes, jaloux de leur indépendance quoique soucieux de sociabilité, enferment leur existence privée.

Peut-être nous répondra-t-on : « Ignorez-vous ces formes de vie plus collectives, ces rassemblements massifs, où domine l'instinct grégaire et prétendez-vous qu'ils excluent des manières correctes? »

Nullement : mais ces maintiens si rigoureusement observés procèdent d'un règlement uniforme imposé de l'extérieur, analogue à la discipline militaire. Au contraire, c'est dans la recherche des nuances, selon le tempérament personnel de chacun, que s'affirme la politesse.

Néanmoins, comme elle ne saurait demeurer à l'état d'abstraction, c'est la tenue même du foyer français qui la révèle : ordre dans la maison, respectabilité dans la famille. Le linge bien rangé au fond des armoires, les meubles cirés, les cuivres luisants, n'est-ce pas la caractéristique de tant d'intérieurs de chez nous ?

Quant à l'autre notion, la respectabilité, elle est si forte que nous la trouvons à l'état de regrets ou de souhaits chez les êtres mêmes que la vie exile du cadre bourgeois.

Témoin cette dame de petite vertu qui, un jour, dans une garnison coloniale, répondit à un jeune officier l'invitant à goûter : « Excusez-moi, mais je suis conviée à prendre le thé chez la femme légitime d'un capitaine. »

PHYSIOLOGIE DE LA POLITESSE

PAR

LE DUC DE LÉVIS MIREPOIX

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITIONS DE LA POLITESSE

La politesse est une manière d'être ou d'agir qui se glisse en toutes les manifestations de la vie sociale, comme l'huile dans les rouages pour en faciliter les mouvements.

S'imposer par la brutalité n'est qu'une solution provisoire, que peut toujours annuler une brutalité plus grande. La brutalité amène la rupture par la riposte ou par la fuite. La politesse amène l'harmonie.

Un certain fonds de politesse est indispensable à tout groupement humain, même le plus rudimentaire.

Prenons des enfants qui jouent. Survient un désaccord. Comme ils n'ont pas acquis le contrôle de leur mauvaise humeur, ils se disputent, ils crient, ils se battent. Et bientôt les voilà partis, chacun de son côté. La société est dissoute.

Voici une peuplade sauvage. On chasse, on pêche, on fabrique des instruments. On collabore. Que tout d'un coup chacun se livre à son caprice, sans souci de la contrariété qu'il apporte au voisin, ce sera une tuerie générale au lieu de quelques tueries particulières. Plus de tribu!

Et, quant à une nation civilisée, si vous l'imaginez un quart d'heure sans la politesse, elle sautera comme sous l'effet d'un explosif! Il faudrait plus de gendarmes que de citoyens pour contenir les impulsions individuelles, alors que la politesse supplée aux brigades qui manquent, du fait que le plus rustre la reconnaît implicitement d'utilité publique.

L'homme n'a pas à sa disposition l'instinct qui permet à certains animaux de vivre ensemble pour obéir à la loi de l'espèce. Il a donc inventé la politesse pour y suppléer. Sans doute la

politesse est-elle une sorte de faculté, mais une faculté acquise. Jamais dans le minuscule et merveilleux entendement d'une abeille ou d'une fourmi, n'apparaîtra un geste, un projet, une réticence qui soit contraire à la discipline générale qu'elle suit, sans l'avoir jamais apprise.

Le cas de l'homme est plus compliqué.

Animal social, il est porté à vivre avec ses semblables. Animal indépendant, il est porté à les affronter ou à les fuir. Son goût de la liberté se heurte à son goût de la société. La société ne subsiste que grâce à l'interdépendance de ses membres. La liberté en souffre. Qu'est-ce qui les met à peu près d'accord? La politesse!

Elle accommode la nature individuelle à la nature sociale et c'est elle qui tient le mieux, à l'abri du désordre, l'exercice supérieur de la liberté.

La politesse est la discipline de la liberté!

De même venue que le langage, elle est aussi utile que lui, car, sans elle, le langage n'irait pas loin. Il se bornerait aux supplications et aux injures.

Elle se développe parallèlement au langage et donne à celui-ci la mesure d'une civilisation. En effet, l'un et l'autre s'embellissent du fait que la force matérielle le cède à la force de l'esprit.

Mais la politesse a ses méandres particuliers.

Formée par la sociabilité, elle ne se développe qu'à un certain degré de vie individuelle. On en peut déjà juger par les animaux.

Dans la ruche, la politesse est inutile et inconnue. La vie ne sépare jamais une abeille d'une autre.

Dans la jungle au contraire, chacun défend sa peau.

Et la trêve de l'abreuvoir, au cours de laquelle les grands fauves laissent, à côté d'eux, se désaltérer les gazelles, est un geste poli. Quand on dit que les loups ne se mangent pas entre eux, c'est leur reconnaître une manière d'éducation.

Ce n'est pas que la politesse soit nécessairement généreuse. Elle répond, comme nous le verrons, à d'autres sentiments. Bien plus souvent elle est une arme.

Un vieillard qui s'y connaissait, avait coutume de dire : « Le monde ne résiste pas à la politesse, et lorsque j'apprends que quelqu'un a dit du mal de moi, je réponds : c'est qu'il ne me connaît pas. Je m'arrange pour le rencontrer et, sans faire la moindre allusion à ses médisances, je suis avec lui si courtois, que je le laisse fort embarrassé de ce qu'il a dit de moi. »

Il ne faudrait pas croire qu'un tel homme fût pusillanime ou plat. L'on se fût mal avisé de lui manquer d'égards.

Certains ne doivent-ils pas toute une carrière à leur politesse? Prendre ascendant sur les autres par des concessions apparentes, c'est là un de ses tours.

Il est aussi de son ressort d'attaquer ou de répliquer plus directement, mais de façon si juste que l'adversaire ne puisse que s'incliner ou se taire. C'est revenir sous une autre forme à sa principale attribution qui est de prévenir la rupture sociale. Elle reste elle-même lorsqu'elle frappe sans briser.

En voici deux exemples :

Un jeune colonel du XVIII^e siècle fut informé qu'un mouvement séditieux était près d'éclater dans son régiment. Il ordonna une inspection des armes chargées. Il passa dans les rangs. Brusquement un soldat épaula, le visa et appuya sur la détente. Le coup ne partit pas. Le colonel dit simplement :

— Vous serez puni pour avoir une arme mal entretenue.

Et il ne fut plus question de révolte.

Voici une scène qui, pour avoir été imaginée dans un « film » et n'être pas exactement conforme aux témoignages des contemporains, n'en exprime pas moins, en traits grossissants, l'ascendant rapide, pris sur des subordonnés hostiles, par le prochain vainqueur d'Arcole et de Rivoli.

Lorsque le général Bonaparte fut nommé au commandement de l'armée d'Italie, les généraux qui devaient servir sous ses ordres, tous plus anciens que lui, étaient fort mécontents.

Ils l'attendaient au campement, au milieu des troupes, assis autour d'une table. Quand il s'approcha ils ne se levèrent pas et, renfrognés, firent semblant de ne pas le voir.

Il s'arrêta, croisa les bras et réfléchit un instant. Puis, brusquement, il jeta son sabre sur la table. Au bruit et au choc, les généraux bondirent. Mais ce fut pour s'immobiliser debout, dans l'attitude du respect.

Quelques minutes après, Bonaparte les entretenait le plus courtoisement du monde.

Et ceci est de la politesse parce que l'ascendant a prévenu la querelle.

Ces exemples, ce coup d'œil d'ensemble, cet aperçu général du rôle de la politesse fera connaître que nous n'avons pas l'intention de la présenter sous les traits d'une pensionnaire à la révérence timide.

La politesse est une qualité d'homme. Les femmes ont la grâce, qui presque toujours en tient lieu. La politesse est une force qui n'a pas besoin de la force pour vaincre.

CHAPITRE II

ORIGINES DE LA POLITESSE

Deux hommes des cavernes débouchent dans une clairière. La veille ils se sont rencontrés à la poursuite du même gibier. Jaloux de la proie qu'ils ne tenaient pas encore, ils se sont jetés l'un sur l'autre. Pendant ce temps elle leur échappait.

Leurs blessures à peine étanchées, leurs membres endoloris, ils sont obligés de retourner à la chasse. Ils ont faim.

Chacun d'eux sent confusément que leur choc fut inutile et qu'ils y ont perdu l'un et l'autre. Mais l'un ne sait pas ce que l'autre pense. Ils se sentent pareils d'aspect. Ils s'observent. Ils voudraient bien s'éviter, mais le rond de lumière où ils sont entrés les révèle trop manifestement l'un à l'autre.

Fuir, c'est révéler une faiblesse, attirer une poursuite. Attaquer, c'est risquer encore de manquer la chasse. Or il faut vivre. L'instinct de conservation glisse une lueur en ces cerveaux opaques. Puisqu'on ne peut s'attaquer ni fuir, il faut *ruser*.

Un son rauque, l'esquisse d'un sourire humain passe sur la face du plus subtil. L'autre y répond par un air de méfiance, regarde à droite et à gauche, puis il juge prudent d'imiter son adversaire. Ils font un pas l'un vers l'autre, sans se menacer. Rien de fâcheux ne survient. Un vague mouvement de sociabilité se produit entre eux. Au lieu de s'étrangler, ils ont échangé une espèce de salut.

Des branches craquent. Un grognement. C'est une bête. Ensemble, ils étendent le bras dans la direction du bruit. Ils se frappent la poitrine, se montrent l'un à l'autre. Leurs regards vont de l'animal traqué à eux-mêmes. Et le subtil cherche à nouer avec le méfiant une sorte d'association. L'un poursui-

vra la bête et l'autre la guettera pour la frapper au passage.

Mais celui qui tuera la bête attendra-t-il l'autre? Qui attendra? Qui poursuivra? Qu'importe, puisqu'ils comptent partager leur proie. Cependant, si celui qui la tiendra se sauve avant que l'autre arrive? A quoi cela servirait-il? Ce serait la vengeance, la lutte, tout à recommencer. Il est de la nature de l'homme de songer au lendemain.

L'un persuade, l'autre cède. Ils s'accordent un crédit. Quel effort chacun fait sur soi-même pour retenir les mouvements immédiats de son être. Il faut savoir attendre!

L'effort est certainement plus pénible que celui du combat soutenu la veille. Or la chasse commence, se développe, réussit.

Autour de la proie sanglante, ils se retrouvent, surpris qu'une concession mutuelle ait pu être utile à tous deux. Ils recommenceront. Quelle difficulté pour demeurer d'accord, pour faire prévaloir un avis, pour ne pas se reprocher l'un à l'autre un échec. Quelle contrainte ne sont-ils pas obligés d'imposer à leur impatience, à leur nature, toute de premier mouvement. Or c'est le second mouvement qui l'emporte, la retenue et la prévoyance, sur le geste immédiat et brutal.

Sans doute l'association subit des hauts et des bas, chancelle, se rompt, se renoue. Mais un procédé plus efficace que les coups s'est révélé pour faciliter les rencontres entre les hommes. L'*instinct de conservation* qui avertit, l'*instinct social* qui tâtonne, la *ruse* qui accorde le *crédit* à autrui pour le mieux obtenir de lui, la *contrainte* qui refrène, ont créé le rudiment de la politesse.

CHAPITRE III

DÉVELOPPEMENT DE LA POLITESSE

Le procédé une fois découvert passe de deux hommes à plusieurs. Il ne réussit d'ailleurs pas toujours. Les éléments contradictoires qui le composent, tels que la ruse et le crédit, empiètent les uns sur les autres. Certains le détournent de son but primitif d'accommodement et en font un moyen de trahison. Il tombe en défaveur, mais on ne saurait l'oublier. Jamais rien de ce qui favorise une ascension de l'esprit sur la matière ne s'efface de la mémoire des hommes.

D'ailleurs les avantages reprennent bientôt le pas sur les inconvénients. L'accommodement de politesse, s'il impose une contrainte morale, procure un repos physique, une détente de vie animale, dont très vite l'homme sent le besoin.

La sociabilité se fait jour. L'homme découvre le rire et on ne rit bien qu'à plusieurs. Mais, pour rester réunis, on ne saurait se passer de cette huile, la politesse, qui se glisse entre les rugosités des caractères.

Alors cette contrainte, qui restera toujours un peu au fond de la politesse, mais qui, dans les commencements de l'humanité comme dans le commencement de l'enfance, en est l'élément pénible et principal, commence à devenir moins lourde. A côté d'elle peu à peu s'installe la *satisfaction* obtenue, le bien-être qu'éprouvent les hommes à se traiter, non plus comme des animaux, mais comme des hommes.

La politesse, en se développant, s'incorpore à la nature humaine, et, bien qu'elle ne doive jamais échapper tout à fait à la réflexion et à la volonté, elle donne naissance à quelques libres mouvements que la contrainte n'a plus besoin de

susciter. Ainsi entre en elle un nouvel élément : *l'aisance*.

La coexistence des contraires n'est pas l'une des moindres curiosités de la politesse. Car l'aisance ne supprime pas la contrainte, pas plus d'ailleurs que la pratique de la volonté ne supprime l'effort. L'aisance n'est pas la facilité absolue. C'est le naturel dans la difficulté.

Elle forme à l'intérieur de l'être une discipline consentie qui s'appelle : la *maîtrise de soi*.

Avec ces nouveaux éléments, la politesse n'est pas encore complète, mais elle est assez efficace pour donner son indispensable concours à la formation des sociétés.

CHAPITRE IV

SERVICES MUTUELS DE LA POLITESSE ET DE LA SOCIÉTÉ

La politesse n'est certes pas le seul élément constitutif des sociétés humaines. Mais ce n'est point ici le lieu d'en étudier d'autres. Le désir d'améliorer les conditions de la vie, le souci de cultiver l'intelligence, les exigences croissantes de l'instinct social, voilà les principaux, les puissants moteurs de la civilisation.

Mais leur action exigeait ce tacite crédit de la politesse, cet impalpable poudroïement d'égards qu'elle répand autour des volontés humaines.

La politesse accommodait les ambitions et les empêchait de trop se nuire.

La civilisation rendait d'ailleurs sa politesse à la *politesse* et leur développement fut intimement réciproque.

On aurait une vue incomplète des civilisations antiques, même antérieures à la Grèce, si on se représentait leur harmonie comme uniquement due à leur effroyable système de répression. Il est vrai qu'au dernier échelon, celui des esclaves et des prisonniers de guerre, la peur jouait un rôle affreux et prépondérant.

Cependant une étude des plus intéressantes et des mieux documentées de Mme Tabouis sur Nabuchodonosor, nous a montré, dans une cité comme Babylone, en dehors de la cour et des chefs, toute une population de boutiquiers, de marchands, de fonctionnaires qui jouissaient d'une existence animée et indépendante. Or, nous ne voyons pas qu'il fût perpétuellement nécessaire de les encadrer de gardes, le fouet ou la pique à la main. On les eût inutilement froissés dans leur *amour-propre*.

Et voilà un nouveau sentiment que la civilisation fait entrer dans la politesse, en échange des bienfaits qu'elle a reçus d'elle.

Aidée dans la construction morale et même matérielle de la cité par les disciplines consenties de la politesse, la civilisation la rend chère aux citoyens. Une autre supériorité les intéresse que celle de la force matérielle. Elle réside dans une connaissance assurée de la vie de société et dans la fierté de l'homme à se montrer en tant qu'*animal social*.

Alors, ces leviers de la vieille politesse rustique, instinct de conservation, ruse, contrainte, sans disparaître tout à fait, reculent dans l'inconscient.

Il ne s'agit plus de ménager ses semblables dans un intérêt grossier. On veut leur plaire. L'amour-propre est entré dans la politesse.

De moyen qu'elle était, et sans cesser de le rester, elle va devenir un but.

La science pratique, positive, très intéressée, devient un grand art — avec son objet défini, le *culte du beau dans les relations sociales*. Ainsi la politesse, après avoir fait naître la sociabilité, s'enrichit d'elle.

Partie de l'instinct de conservation le plus grossier, elle peut aller jusqu'à l'héroïsme. Et, si elle sait orner la vie, elle peut aussi ennoblir la mort.

Il ne faudrait pas croire que, même en ce cas, l'instinct de conservation disparût complètement de la politesse. Il se *spiritualise*.

Tous les temps en témoignent, et du haut en bas de l'échelle humaine. C'est Socrate qui avale la ciguë, comme il boirait, à la table d'un hôte, le vin le plus délicat, et se promène ensuite en attendant la mort ainsi qu'une invitée.

C'est l'officier de la guerre en dentelle qui, tourné vers ses cavaliers, dit :

— Messieurs, assurez vos chapeaux, nous avons l'honneur de charger!

C'est, pendant la Révolution, la révérence au pied de l'échafaud.

Plus près de nous, c'est la gaieté dans la tranchée, suprême politesse du soldat.

C'est l'enseigne de vaisseau Gabolde qui, au moment où son bateau va sauter, fait un pas en arrière pour s'effacer devant son chef, le salue et disparaît dans l'explosion.

La politesse n'intervient-elle pas aussi dans bien des moments d'une gravité plus simple qui ne sont pas prévus par les usages?

Témoin cette malade qui, venant de subir une intervention

chirurgicale, eut pour premières paroles, reprenant conscience sur son lit de douleur et presque d'agonie :

— Merci, docteur!

Ou ce mourant que cite le duc de La Force qui, voyant entrer son médecin, balbutia :

— Approchez donc une chaise.

Ou encore ce vieux serviteur qui, dans le même état, disait à son maître :

— Vous a-t-on fait aujourd'hui un assez bon café?

La loi de l'hospitalité, qui resta sacrée tant que l'état du monde ne permit pas au voyageur de trouver, comme aujourd'hui, la sécurité et l'indépendance sur son chemin, n'est-elle pas, elle aussi, à travers les âges, un signe de ce culte auquel peut atteindre la politesse?

Toutefois, en s'arrêtant au culte du beau, sans s'adjoindre les trois éléments qui vont suivre, elle risquait de s'égarer dans l'exception, et, devenue seulement accessible à des artistes ou à des héros, de voir diminuer son influence sur la cité.

Or, malgré les charmes de la politesse, la force et ses menaces subsistent. Seulement, plus l'homme est civilisé, plus il répugne à les montrer inutilement. D'où la politesse des grands. Il est plus facile à un puissant d'être poli qu'à un faible, parce que sa politesse aura tout de suite un air de générosité, tandis que, de la part d'un inférieur, elle peut ressembler à de la crainte.

Chez l'inférieur, elle devient de la *déférence*; chez le supérieur, de la *bienveillance*.

L'équilibre n'est pas très solide encore. Et il faut un élément qui empêche la déférence de devenir de la platitude, et la bienveillance de dégénérer en faiblesse.

Cet élément, c'est la *dignité*, clef de voûte de la politesse.

Elle n'intervient pas seulement entre supérieur et inférieur, mais aussi entre égaux, si l'un cherche à prendre sur l'autre un avantage inconsideré.

Elle est indispensable à la politesse parfaite, en laquelle chacun doit garder à la fois le souci de sa propre dignité et le respect de celle des autres.

Voilà donc réunis les treize éléments qui concourent à la formation de la politesse, à savoir :

Eléments primitifs { l'instinct de conservation
 l'instinct social
 la ruse
 le crédit
 la contrainte

Eléments complémentaires individuels { la satisfaction
 l'aisance
 la maîtrise de soi

Eléments civiques { l'amour-propre
 le culte du beau

Eléments de rectification { la bienveillance
 la déférence
 la dignité

CHAPITRE V

LE PRISME DE LA POLITESSE

Plus ou moins, ces éléments se retrouvent dans l'exercice de la politesse, selon un dosage qui varie d'après les circonstances.

Les premiers s'estompent dans ce lointain des origines avec lequel l'être demeure toujours relié. Cependant, leur présence reste sensible.

Mais, dans la politesse, l'utile et l'agréable ne se peuvent séparer. La traiter seulement comme un objet d'utilité sans y prendre de plaisir, serait la priver d'un de ses meilleurs effets, l'aisance. On risquerait d'être pareil à celui qui a revêtu à la hâte, et pour la circonstance, un vêtement qu'il n'a pas l'habitude de porter.

La pratiquer avec un désintéressement absolu, serait sans doute une anomalie, puisqu'elle tend vers la conquête pacifique d'autrui.

Veut-on rapidement se rendre compte qu'aucun des treize éléments qui forment la politesse n'en saurait être distrait?

Réfléchissez à ce simple geste qu'est un salut. Toutes ces nuances, plus ou moins accentuées, s'y découvrent.

Instinct de conservation : On désire ne pas se faire un ennemi.

Instinct social : On maintient les rapports avec un semblable.

Ruse : On a quelqu'un à ménager.

Crédit : Selon la hâte ou la largeur du geste, on fait voir qu'on a confiance.

Contrainte : On salue quelqu'un que l'on n'aime pas ou qu'on aimerait mieux ne pas avoir rencontré. Si l'on rencontre quelqu'un que l'on aime, la contrainte s'éclipse. Cependant, il en reste une légère trace, dans cet air un tout petit peu compassé

que, par le salut, sauf en cas d'absolue intimité, on ne peut guère s'empêcher d'avoir.

Satisfaction : On se dit : au fond, j'ai bien fait.

Aisance : Elle cohabite avec la contrainte, selon que le salut a coûté plus ou moins.

Maîtrise de soi : Elle dissimule, plus ou moins, sinon pour la personne que l'on rencontre, du moins pour les passants, la vivacité de l'impression ressentie.

Amour-propre : Il est d'abord plus ou moins inquiet, ensuite plus ou moins content.

Culte du beau : L'un le place dans un certain négligé du geste, l'autre dans une certaine cérémonie.

Bienveillance, ou déférence : Réciproquement selon le rang. A égalité, il y a un peu des deux dans chaque personne.

Dignité : Si l'un des deux, souhaitons que ce soit par mégarde, ne rend pas le salut, observez le visage de l'autre!

C'est ainsi que, dans les grandes et les petites occasions, dans les plus simples et les plus compliquées, miroite le prisme de la politesse.

CHAPITRE VI

Y A-T-IL PLUSIEURS SORTES DE POLITESSE ?

Certains moralistes distinguent entre la politesse de l'esprit, la politesse du cœur et la politesse des manières.

Or, si nous avons dénombré treize mouvements qui composent la politesse, il n'en est cependant qu'une seule. Elle suffit à sa tâche.

Il n'y a pas de politesse du cœur.

Ce que l'on nomme ainsi, pourquoi ne pas lui laisser son nom, si simple et plus grand que tout ce qu'il y a au monde, avec toutes les délicatesses spontanées, toutes les vues puissantes et directes qui lui appartiennent : *la bonté!*

De toute évidence, la politesse n'a ni le même point de départ, ni les mêmes éléments constitutifs.

Mais ils peuvent s'associer provisoirement, ce qui n'est pas une raison pour les confondre.

La bonté peut diminuer la part d'égoïsme de la politesse. De son côté, la politesse peut aider la bonté à traverser des passes difficiles. Mais la ruse, la contrainte, la maîtrise de soi, ouvrent à la politesse des voies différentes. Elle ne dérive pas de la sensibilité. Elle n'en a pas les réactions. Elle doit quelquefois les combattre.

Elle est en somme une faculté de la vie sociale, comme la mémoire, l'intelligence ou la volonté sont des facultés de l'âme.

CHAPITRE VII

LA POLITESSE ET LA VERTU

Quelques vieux auteurs veulent faire de la politesse une vertu chrétienne, dérivée de la charité et de la modestie. C'est encore une fois confondre la rencontre avec la parenté.

L'inspiration de la politesse, comme nous l'avons vu, vient d'un calcul de l'individu qui, loin de s'oublier, croit avoir trouvé un meilleur moyen de réussir. Ce qu'elle donne d'une main, elle le reprend de l'autre.

La modestie, indifférente à l'opinion consiste à s'effacer, sans condition.

La politesse est une ingénieuse invention de l'amour-propre pour s'élever en ménageant celui des autres.

Cependant, et ceci mérite qu'on s'y arrête, quel observateur n'a pas été frappé par la merveilleuse politesse de l'Eglise! Toute la progression, tout le savant dosage, toute l'habileté, toute l'élégance, tout l'art que nous avons trouvés en la politesse brillent ici du plus vif éclat. Il est impossible de manier avec plus d'aisance les qualités civilisatrices de la politesse, la maîtrise, l'harmonie, la bienveillance, la déférence, la dignité.

Comment cela, si nous ne touchons pas aux éléments primitifs de ruse, de conquête et d'amour-propre?

Sans disparaître absolument, ils sont absorbés par les attributs supérieurs, ainsi que le péché par l'absolution.

CHAPITRE VIII

« L'AMORALISME » ET LA POLITESSE

En somme, théoriquement, la politesse paraît indifférente à la morale. Elle n'est ni une vertu ni un vice, simplement un procédé.

Elle cherche moins à faire plaisir qu'à plaire, ce qui est bien différent. On peut se demander si l'obligation où elle met ceux qui la pratiquent de déguiser leur premier mouvement, ne porte pas atteinte à la sincérité.

Absolument, il est difficile de dire qu'on trouve dans la politesse une école de franchise.

Ses éléments de ruse et de contrainte s'y opposent à l'état primitif, et tout son premier usage n'en fait-il pas un masque? Sans doute, mais, de ce qu'elle couvre ce qu'il y a de désobligeant dans les impulsions de quelqu'un, il ne s'ensuit pas fatalement, grâce à Dieu, que les attitudes ou que les actions qu'elle inspire soient menteuses.

Pour plaire à quelqu'un ou, si l'on veut, pour le flatter, ne doit-on pas chercher à voir en lui ce qu'il y a d'aimable et à s'appuyer, au moins provisoirement, sur tout ce que l'on peut trouver en soi de bonnes dispositions à son égard? Ne dirait-on pas ici que la politesse fait un bout de chemin avec la charité.

De ce que l'on refrène une pensée ou un geste hostile, il ne s'ensuit pas que la pensée ou le geste seront simulés. Sans avoir la vertu pour but, la politesse n'agit pas mal en protégeant les hommes contre les innombrables méfaits d'une totale sincérité.

La politesse peut aussi bien s'accorder avec la charité, la modestie, la bonté, la générosité, la sincérité, même, adaptée aux gens civilisés, qu'elle demeurera en relations correctes avec la

haine, l'envie, la cruauté, la vengeance, l'égoïsme, la dissimulation.

Revenons toujours à ses éléments. Il n'y en a qu'un qui avoue une posture difficile en ces ténébreuses affaires, c'est le culte du beau, ou d'une façon plus explicite, le point de jonction où la politesse devient de l'art. Mais à quelle philosophique hauteur le beau n'est-il pas obligé de monter, pour se confondre avec le bien?

Nous ne saurions parler de beau absolu, lorsqu'il s'agit d'une certaine harmonie dans les relations qui flattent l'amour-propre. Seule la politesse des dialogues de Platon ou celle des Eglises pourrait viser si haut.

En ce qui concerne les autres hommes, on peut parfaitement se représenter — ne disons pas sans réprobation, mais sans surprise — les satisfactions d'art que peut donner à quiconque a du fiel dans le cœur, l'emploi de la politesse envers un ennemi mortel. Ce n'est pas la peine d'énumérer nos treize éléments pour apercevoir avec quelle facilité ils joueront dans ce cas comme dans le cas contraire. Même notre première définition, une huile dans les rouages pour faciliter les mouvements, n'a pas à être changée. On facilite ainsi le glissement de la guillotine.

L'instinct social et le crédit deviennent l'appât. Avec quelle *satisfaction*, avec quelle sociabilité, fait-on à cet être qu'on mène à sa perte, le *crédit* de ne pas l'en prévenir. Le chat fait ainsi crédit à la souris.

L'*aisance* et la *maîtrise* se délectent.

La *bienveillance* ou la *déférence* composent un parfait déguisement.

La *dignité*! Mais on venge la sienne!

Quant à celle de l'adversaire, on se donne l'air de ne pas y toucher.

Tout aussi redoutable que la politesse qui trahit, est la politesse qui blesse.

Toujours elle-même, toujours complète en ses treize mouvements, elle se satisfait de son élégance satanique, et met sa ruse, non plus à cacher ses intentions, mais à tourner la dignité de l'adversaire, à le contraindre, ne les dépassant pas soi-même, à demeurer dans les limites de la bienséance! Si c'est un supérieur, sa bienveillance est cinglante; si c'est un inférieur, sa déférence est perfide.

Quelle maîtrise ne faut-il pas en de telles joutes! On voit que nous avons été prudents d'écartier la *politesse du cœur*.

Saint-Simon nous donne ainsi un terrible exemple de cette politesse dans la fameuse séance qui retira leur rang aux législimés de Louis XIV :

« Contenu de la sorte, attentif à dévorer l'air de tous, présent à tout et à moi-même, immobile, collé sur mon siège, compassé de tout mon corps, je suis d'angoisse de la captivité de mon transport, et cette angoisse même était d'une volupté que je n'ai jamais ressentie ni devant ni depuis ce beau jour.

» Le premier président, grinçant le peu de dents qui lui restaient, se laissa tomber le front sur son bâton qu'il tenait à deux mains, et en cette singulière posture et si marquée, acheva d'entendre cette lecture si accablante pour lui, si résurrectrice pour nous. Moi, cependant, je me mourais de joie. J'en étais à craindre la défaillance. Mon cœur dilaté à l'excès ne trouvait plus d'espace à s'étendre. La violence que je me faisais pour ne rien laisser échapper, était infinie et néanmoins, ce tourment était délicieux. Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans ma vengeance... Au premier mot que le garde des Sceaux dit de cette affaire, les yeux des deux évêques pairs rencontrèrent les miens. J'avalais par les yeux un délicieux trait de leur joie et, de peur de succomber à ce surcroît, je n'osais plus les regarder. »

Détournons-nous, non de cette page admirable, mais de cette politesse atroce ! On voudrait l'exclure de l'humanité, mais on ne peut la trouver en défaut.

A tout prendre, ne marque-t-elle pas une supériorité sur la brutalité naturelle ? Si elle distille la haine, au moins elle la contient.

CHAPITRE IX

LA FAIBLESSE

Quelqu'un qui a de profondes habitudes de politesse se trouve-t-il en état d'infériorité devant qui est décidé à ne pas le ménager? On l'entend souvent dire.

Si la politesse consistait à céder indéfiniment du terrain à un adversaire qui avance toujours, et finalement à lui tendre la gorge, ce serait l'école du sacrifice, ce ne serait plus l'école du monde.

La politesse, nous l'avons vu, ne saurait être lâche, mais telle n'est pas l'objection qu'ici on lui fait. Écartons tout de suite cette confusion.

On veut dire qu'elle peut susciter ou encourager la faiblesse de caractère. La lâcheté est une concession que l'amour-propre fait à la peur. La faiblesse de caractère procède de deux causes, le recul ou l'exagération de l'instinct social.

Dans le premier cas, c'est l'égoïsme qui cherche à se débarrasser d'une importunité. On cède pour avoir la paix. Dans le second cas, c'est excès de générosité, trop de désir de plaire.

La politesse ne saurait se prêter à cette déformation qui affecte un de ses éléments essentiels, la *maîtrise de soi*. Cependant, il est indiscutable que des cas particuliers se produisent, où l'on voit des concessions excessives dictées par la politesse. C'est alors qu'il ne faut pas confondre la politesse, faculté sociale, avec le caractère de telle personne qui l'exerce imparfaitement. Le défaut est dans le sujet.

Plus souvent il arrive ceci :

L'homme complètement poli — ce qui ne veut pas dire indéfiniment poli — et maître de sa politesse, connaît d'avance les

limites qu'il a tracées à sa propre courtoisie. Peu lui importe ce que fera l'autre. Il l'attend.

... Jusqu'au jour, où, enfoncés dans leur erreur, les uns ou les autres, faisant une tentative plus hardie, vont heurter l'obstacle. Et de hurler stupidement contre ce qu'ils prennent pour un brusque changement d'humeur!

La politesse, une faiblesse! Combien plus souvent, par l'empire sur soi-même, maintient-elle, volontaire, l'homme au-dessus de la faiblesse et de la colère.

Toutefois il est incontestable qu'un certain esprit de conciliation entre dans la politesse; non en la forme dégénérée de la lâcheté, mais sous l'aspect de la prudence.

Les caractères les plus entiers y sacrifient. Molière, dans l'œuvre de qui la politesse se présente avec tant de nuances et de naturel à la fois, en a laissé un illustre exemple. Alceste a beau avoir son franc parler, c'est un homme de cour. Voyez comme il proteste de son incompetence, comme il supplie Oronte de le dispenser d'émettre une opinion sur le fameux sonnet! Il fait tout ce qu'il peut pour prévenir la querelle. Elle éclatera sans doute, parce que les gens les mieux élevés ne sauraient toujours éviter de se disputer.

Cependant, l'homme aux rubans verts, qui n'aime ni les accommodements ni les ménagements est bien obligé de les pratiquer un peu, puisqu'il est poli, ce que Philinte lui fait malignement remarquer.

CHAPITRE X

LA SEULE VERTU DE POLITESSE

Ne poussons pas les choses trop au noir. Donnons-nous même un peu de consolation.

A toute bonne règle, il faut une exception. Or, un cas se présente où la politesse sort de sa neutralité morale pour inspirer une vertu et pour préserver de son contraire. Toutefois est-ce par voie indirecte. Nous avons eu, à propos de la *formation réciproque de la politesse et de la civilisation*, l'occasion d'en rencontrer quelques exemples.

La politesse n'orne pas seulement la vie, elle ennoblit la mort, disions-nous.

En effet, on ne saurait être parfaitement poli si l'on n'est pas courageux.

On se rappelle que la loi de l'instinct de conservation, examinée à ce sujet, n'a pas élevé d'obstacle.

La maturité de politesse a révélé un instinct de conservation supérieur, par lequel il s'agit de sauvegarder ce en quoi l'on met le plus de soi-même. Cela peut ne pas être la vie, mais une image de soi dans la mémoire des hommes...

Le *sang-froid*, qualité de la maîtrise, peut-il se manifester dans le crime? C'est une qualité si noble qu'il perdrait son nom en ce déshonneur et ne s'appellerait plus que le *cynisme*.

C'est donc par la maîtrise de soi que la politesse est obligée d'être courageuse. Inversement, elle proscrit la lâcheté, qui est un manquement formel à la *dignité*, clef de voûte, avons-nous vu, de la politesse.

La lâcheté contrevient aussi à la loi du beau dans les relations sociales, à cette élégance suprême de la politesse qui consiste à se mesurer harmonieusement avec l'adversaire et non pas à le fuir.

CHAPITRE XI

CORRECTION ET COURTOISIE

La correction est l'élément nécessaire de la politesse. La courtoisie, si nous prenons ce mot tel que Littré le définit, « civilité relevée d'élégance ou de générosité », est son élément facultatif.

La correction n'attire pas. L'homme correct cherche seulement à ce que la politesse ne se trouve pas en défaut. L'individu lui est indifférent. Ses égards ne s'adressent qu'à la société.

La courtoisie cherche à plaire, elle s'adresse à la personne, au caractère. Elle rivalise de bons procédés.

Si l'on veut, elle est l'art, tandis que la correction est la science.

Même elle peut, quelquefois, se passer d'une correction absolue. C'est un de ses charmes que de réparer gracieusement une erreur.

Henri Heine disait, à ce sujet, qu'il se faisait bousculer exprès sur le boulevard, à Paris, pour avoir le plaisir d'écouter les excuses si courtoises que les passants lui adressaient.